

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous pensions n'avoir plus à nous occuper de départs, mais nous avons oublié que l'on quitte Paris à trois époques déterminées : la première en juillet, pour les eaux ; la seconde en août, pour les vacances ; la troisième en septembre, pour la chasse. Cela sans compter les départs obligés, les départs d'agrément et les départs imprévus.

Une femme ne se met point en voyage, aujourd'hui, sans emporter avec elle un véritable trousseau. La lingerie, du reste, a toujours tenu une place importante dans la toilette, et une femme bien élevée se reconnaît aux soins qu'elle y apporte. Voyons donc un peu ce qu'il y a de nouveautés en ce genre.

Les chemises de jour se font presque sans manches ; la garniture, lorsqu'elle se compose d'entre-deux et de dentelles, suffit toujours. Elles sont très décolletées ou bien ouvertes en châle. C'est la broderie sur toile qui convient le mieux pour les chemises de toile ; on réserve les dentelles et les fines broderies pour la batiste et la percale.

Les chemises de nuit ou les camisoles sont plus ou moins historiées de petits plis, coulissés, bouillonnés, broderies, entre-deux, dentelles, etc. ; c'est là que s'exerce tout le talent des lingères. On en voit de charmantes simplement ornées de bandes de mousseline, festonnées et ruchées, avec des bouillonnés et des rubans de couleur passés à l'intérieur. Le genre exige que ces rubans soient assortis de nuance à ceux des filets de nuit. Ceux-ci, on le sait, remplacent définitivement le bonnet de nuit, que les jeunes femmes ne connaissent plus. Il y a maintenant de ces filets si gracieusement entourés de guipures et de flots de ruban, qu'on les prendrait pour des coiffures de jour, n'étaient leurs lacets blancs.

C'est le pantalon *Zouave*, fermé au genou par un ruban passé dans un entre-deux en un bouillonné, avec volant simplement festonné, ou bien garni de dentelles, ou tout en

broderie anglaise, qui se porte le plus. Sa forme, du reste est assez gracieuse pour expliquer cette préférence. La garniture du pantalon doit être en rapport d'élégance, ou de simplicité, avec celle du jupon et du corsage de dessous. Dans un trousseau bien compris, ces combinaisons sont toujours prévues.

Rien de nouveau en fait de jupons ; on les établit selon la robe : ne sont-ils pas destinés à les faire valoir ? Pour cette raison, ils sont à présent plats du haut avec toute l'ampleur rejetée derrière ; puis on les garnit de plissés ou de volants, ornés eux-mêmes de broderies ou de dentelles.

Le *saut-du-lit* constitue un délicieux vêtement intime qu'une femme apprécie fort en route ; car on n'a pas toujours le loisir, lorsqu'on descend à l'hôtel, de mettre un peignoir. Le *saut-du-lit*, moins embarrassant, en tient lieu. Ce gentil paletot, court et de forme vague, s'établit avec une grande simplicité ou avec l'élégance la plus recherchée ; mais, dans tous les cas, il doit conserver son caractère primitif, c'est-à-dire rester *linge*. Le piqué et le molleton, garnis de bandes en broderie anglaise, ou de guipures, lui conviennent aussi bien que la soie de couleur, recouverte de mousseline et garnie de coquilles de valenciennes et de rubans.

Depuis qu'on a fait entrer le foulard dans les articles de lingerie, en l'employant aux chemises de nuit d'hommes et de femmes, avec les mouchoirs de poche assortis,

on s'en est servi également pour les *saut-du-lit*. J'en ai vu de très coquets, à devants coulissés, garnis de valenciennes anglaises du meilleur effet.

La question du peignoir se présente ici tout naturellement, mais elle est si importante que j'en réserve le développement pour un autre jour. Je dirai un mot seulement des *matinées*, qui remplissent le même but : je parle de celui que toutes les femmes ambitionnent, à un moment donné, et qui consiste



P. N° 217. — CHAPEAU TIMBALE.

Modèle de M<sup>mes</sup> Brunhes et Hunt, (rue Meyerbeer, 4).

à ne pas être tirée à quatre épingles. La matinée d'à présent est une sorte de polonaise ample et ne dessinant pas la taille ; elle est accompagnée d'un jupon pareil. Il est donc permis de se montrer, en dehors de sa chambre, avec ce costume.

Aborder la question des chapeaux est presque une audace par le temps qui court : ils sont tous si gracieux, si fantaisistes, qu'ils semblent défier l'analyse. Autrefois le rôle de la modiste était aisé : il n'y avait pas à se mettre en grands frais d'imagination ; le chapeau était fait avec méthode ; il était classique ; toutes les formes se ressemblaient, le ruban et les fleurs seuls variaient. Que c'est différent aujourd'hui ! On a trouvé le moyen de faire entrer toute sorte de choses dans un chapeau ; des fleurs et du ruban à profusion. Ceci n'a rien que de très-naturel, mais on y ajoute des plissés de mousseline, de la dentelle, des fruits, des oiseaux... Puis, comme on n'avait pas encore assez de choix, on a pris des foulards à grands carreaux, de vrais madras, dont on forme des coiffures bordelaises, des *marmottes* de Savoie... Et l'on tire de tout cela les délicieuses coiffures que nous admirons tous !

Le chapeau en faveur pour les plages est une forme *matelot* en paille anglaise, qu'on entoure d'un simple ruban noir sans bouts, ni fleurs, ni quoi que ce soit ; il se pose presque sur les sourcils : c'est un vrai chapeau d'amazone. On le complète à l'aide d'un voile de gaze noire, gros vert ou gros bleu, que l'on colle sur le visage en le rejetant sur la coiffure entière ; on en réunit alors toutes les parties pour les épingler ensemble au chignon. On voit quelques chapeaux de ce genre à Paris, mais ils sont portés par de belles voyageuses prêtes à partir.

Je citerai encore le chapeau *Trianon* en paille « maline », mais c'est une nouveauté qui ne plaît pas à tout le monde ; d'ailleurs, la couleur bistre de cette paille indienne ne convient pas à tous les teints. Arrangé en rouge et noir avec coquelicots, ou en bleu et noir avec fleurs des champs, il a également grand air.

Le chapeau *bergère* en paille d'Italie est la coiffure d'été et de campagne par excellence ; ses larges ailes abritent le visage d'une façon tout à fait gracieuse. Un velours noir et la moindre guirlande de fleurs suffisent pour le garnir.

Nous pouvons encore signaler le chapeau *Charlotte Corday* comme un modèle très en faveur pour les voyages ; son nom en indique suffisamment la forme. On le fait en étoffe pareille aux robes de toile ou laine ; c'est, par cela même, une coiffure négligée. Rien n'est plus facile à composer : un fond mou posé sur une carcasse en tulle, une passe coulissée ; puis une draperie en velours, ou bien une double bande plissée, en même étoffe et soie, ou gaze d'une autre nuance, entourant la calotte et tranchant sur le tout, avec quelques fleurs pour l'égayer.

Les cheveux arrangés en queue Louis XV — ce que l'on désigne sous le nom de coiffure *retour de Coblenz* ou coiffure *postillon* — s'établissent de jour en jour davantage. C'est accepté maintenant. Les femmes qui aiment côtoyer la mode plutôt que la suivre de trop près ne forceront rien ; elles baisseront naturellement leur coiffure, car on ne peut, à cette heure, conserver des cheveux tirés et perchés en l'air. Le terme moyen sera d'avoir une coiffure rasant le cou.

MARY D'AUBERVILLE.

#### Description des planches dans le texte.

P. 217.

**CHAPEAU TIMBALE.** — Chapeau rond en paille belge marron : bords légèrement bombés, rabattus sur les cheveux ; calotte ronde assez haute, entourée de biais en turquois marron et paille, avec nœud aigrette sur le côté, soutenu par un oiseau dont les ailes sont déployées.

B. T. 132.

**TOILETTES DE CAMPAGNE.** — 1. Costume en cachemire beige. — Jupon à traîne, garni dans le bas du tablier, de trois volants montés par un bouillonné et formant une hauteur totale de 40 c. Un revers, en taffetas de laine marron foncé, encadre de chaque côté ces volants sans les dépasser ; il est fixé dans le haut par une double boucle. Le bas de la jupe, derrière, est rayé en biais de volants beiges et de bandes marron, formant saillie sur une hauteur de 50 c. Polonaise en cachemire beige, boutonnée en travers de l'épaule droite au bas de la jupe à gauche, par des boutons en or marron. La jupe de la polonaise est ramassée et relevée de côté, derrière, de manière à former pouff, par une ceinture en taffetas de laine marron qui part de la taille. — Lingerie en toile bleue, col et manches évasés. — Fichu Charlotte Corday, noué sur la poitrine devant, en cachemire noir brodé ou perlé. — Chapeau Léopold-Robert, formant une couronne composée de raisins avec feuillage de plusieurs tons.

2. Costume en toile d'Irlande bleue. — Jupon à traîne en toile unie, plissé dans sa hauteur devant et garni par derrière de deux volants froncés. Deux petits volants en toile rayée, bleue et blanche, à bords festonnés, sont posés sous chaque volant de toile unie, qu'ils dépassent. Polonaise en toile rayée bleue et blanche, entourée d'un volant taillé en biais, relevée derrière par un nœud en toile unie doublée de toile rayée. Ruches au cou et au bas des manches. — Chapeau toque en paille de fantaisie, garni de feuillage et de fleurs de houx.

G. 441.

**TOILETTE DU MATIN.** — 1. Costume en toile d'Asie, rayée bleu et rose pâles. — Jupon à traîne peu sensible, entouré d'un volant plissé de 40 c. de hauteur monté avec une tête. — *Matinée* vue de dos. Le haut du corsage, jusqu'au milieu du dos, est plissé à plis creux et prend la forme des épaules en se terminant en carré. Le reste du vêtement, la jupe en un mot, est fixé à cet empiècement par un large pli Watteau, et les côtés en sont réunis à ceux des devants. Un plissé monté à tête encadre l'empiècement du haut, simulant une pèlerine. Le bas de ce vêtement est également garni de plissés.

2. Même costume vu de face. — Ici on remarquera que les devants de la *matinée* se rapportent à l'empiècement du dos, et sont complètement plissés à plis creux, comme lui ; ils se ferment au milieu par des boutons de fantaisie. Le tour du cou est garni d'un petit plissé. Le plissé des épaules passe sur les bras qu'il entoure pour se fixer en dessous ; de cet endroit part la garniture de plissés, qui, après avoir encadré les devants, termine le vêtement par derrière. Le bas de la manche est garni d'un haut plissé. — Lingerie en broderie anglaise. — Coiffure composée d'une barbe en broderie anglaise très à jours, gracieusement chiffonnée, avec des nœuds de ruban bleu et rose assorti à la toilette.

#### Description de la planche coloriée n° 1133.

**TOILETTES DE PLAGE.** — 1. Toilette en faille marron et pékin de soie nuance paille de deux tons. — Sur le devant, la jupe est garnie de trois biais de pékin posés en travers du haut en bas ; ces biais sont terminés par une riche frange grillée avec gland. Derrière, de larges plis plats en faille marron descendent jusqu'au bas de la jupe ; entre chaque pli, la faille s'arrête en formant une large dent arrondie sur un plissé de pékin ; tête en faille avec torsade de pékin. — Corsage à basque ; au milieu se trouve un ruché en faille ; les basques sont reliées par une petite écharpe marron. Le devant du corsage à basques carrées, avec double collarète doublée de faille. Manche à haut plissé, moitié pékin et moitié faille. — Chapeau en paille avec fond en surah blanc, garni de faille marron et orné simplement d'une touffe de fleurs.

2. Robe en gaze de Chambéry noire à doubles pois ombrés. — Derrière, un haut volant avec tête et plissé en gaze unie. Deux bouillonnés, avec têtes en gaze unie, garnissent la jupe. Devant, plissé surmonté d'un bouillonné et d'une riche frange en acier bleuté ; cet ornement se répète deux fois. — Echarpe en faille bleue, formant trois larges plis et soutenant une sorte de petit pouff, pour retomber ensuite en longs pans du côté droit. Aumônière en acier bleuté avec nœud bleu. — Corsage ouvert en cœur, avec basque ronde entourée d'acier. A partir de l'épaule, trois rangs de franges d'acier garnissent le corsage. Manche garnie d'acier et de bouillonnés avec nœud bleu. — Chapeau formé d'une guirlande de bluets. Apprêt de dentelle formant nœud derrière et s'attachant sous le menton.

## CHRONIQUE MONDAINE

Rares sont les nouvelles, par le temps qui court : d'où il faudrait bien se garder de conclure que la curiosité publique a cessé d'être exigeante. Comme hier, comme demain, il lui faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde !

Pour le moment, le nouveau est un mariage, celui de Mlle Marie d'Harcourt avec le comte Duchâtel. Il a été célébré l'autre lundi à la nouvelle église de Saint-François-Xavier. C'est le premier mariage que voit cette église, encore inachevée, et dont une partie seule est livrée au public. Les témoins de la mariée étaient le duc d'Harcourt et le marquis de la Guiche ; ceux du comte Duchâtel étaient le duc de la Trémoille et le vicomte Napoléon Duchâtel.

Mlle d'Harcourt portait une robe de mousseline blanche d'une simplicité pleine de grâce. La duchesse de la Trémoille était en toilette de faille rayée Pompadour ; Mme de la Rochefoucauld, en robe de gaze grise de deux tons ; la comtesse Duchâtel, en robe pensée avec tunique de grenadine blanche.

Un fauteuil avait été placé dans le cœur pour la maréchale de Mac-Mahon, venue de Versailles pour la cérémonie. La maréchale était coiffée d'un chapeau-couronne, celle-ci composée de marguerites-reines, d'une grande distinction.

Après la messe, les nouveaux mariés sont partis pour Rambouillet, d'où ils se rendront en Ecosse.

On a beaucoup admiré, parmi les équipages, la beauté de l'attelage du Dorsay des mariés. La nouvelle comtesse est, d'ailleurs, très portée aux choses hippiques. « Le plus beau diamant, disait-elle dernièrement, a moins de valeur pour moi qu'un cheval de race. »

Notons, à propos de mariée, une observation faite, dans ces derniers temps, par le *Sport* et qui a son importance.

On a pu remarquer, dans les réceptions de la saison dernière, que si les femmes portent maintenant plus de fleurs et de diamants, elles portent, en revanche, moins de cheveux. La plupart de nos individualités élégantes semblent comprendre enfin que « rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable, » en matière de coiffure comme en toute autre chose. Elles ont senti que leur figure méritait mieux que de servir de tête à perruque, et apprécié tout l'avantage qu'elles doivent avoir à user de leurs agréments personnels.

Le clan des jeunes mariées, si nombreux cette année dans le beau monde, n'a pas été étranger à cette évolution. Ces visages juvéniles ne pouvaient se prêter à ces toisons aux mille boucles qui écrasent les épaules, rapetissent le corps, et, bien pis encore, vieillissent horriblement. La moindre trace de fatigue vous atteint-elle, en effet ? vite elle est mise en relief par ce cadre de cheveux artificiels dont l'exagération ne peut s'accommoder que d'une gaieté incessante et d'un rire perpétuel.

Donc, nos jeunes mariées se sont coiffées dans le monde, comme au couvent, avec leur simple chevelure personnelle, et, en les voyant si jolies ainsi, toutes les femmes de véritable élégance se sont mises à vouloir les imiter.

C'est un fait curieux, d'ailleurs, que cet instinct d'imitation qui pousse la société française à brûler aujourd'hui ce qu'elle adorait hier, dès qu'elle voit quelqu'un y porter la torche. Notre époque se distingue par l'absence complète de la personnalité dans le caractère et la manière d'être. Tous semblent taillés sur le même patron, tous semblent voir par les mêmes yeux. Les Français sont tous égaux devant l'uniformité.

Les femmes elles-mêmes, dont la fantaisie paraît l'essence, se sont mises au ton général et donnent le mot d'ordonnance avec une régularité exemplaire. Voyez leurs toilettes : toutes

semblent calquées sur la même gravure de mode ; pas un nœud de plus, pas un retroussis de moins. Et cependant, dans aucun temps il n'a été plus loisible de s'habiller, sans craindre le ridicule, au gré de la folle du logis. Le néo-régence, qui a cours, se prête à toutes les combinaisons, à tous les amendements. Mais bah ! il est bien plus commode de regarder avec les yeux de sa voisine, de penser avec le cerveau de sa couturière, que d'opérer soi-même, et c'est bien assez pour Mme de X... d'avoir mis en rose ce que Mme de X... porte en bleu.

C'est grand dommage pour les femmes que ce manque d'originalité. Elles attirent moins et ne retiennent guère. Là où l'on s'attendait à un livre nouveau, on ne trouve qu'une édition changée de format. Les premiers feuillets coupés, on n'a plus envie d'aller jusqu'au bout du volume.

Les élégances célèbres d'autrefois comprenaient mieux leur rôle : presque toutes ont été des excentriques, dans le sens littéral du mot. On demandait à la duchesse de Sabran par quel sortilège la marquise de Prie tournait la tête à tous ceux qui l'approchaient.

— « Mais, répondit la duchesse, par la contagion tout simplement : parce qu'elle est folle elle-même. »

Il y a toute une doctrine féminine dans ce mot-là.

P. DE LUCENAY.

## UNE BONNE ŒUVRE

Vous rappelez-vous les *Doigts de fée*, de Scribe ? Frappées par des revers de fortune, des femmes du monde demandent au travail de leurs mains leur vie quotidienne ; après mille et une péripéties, — la pièce a cinq actes et il fallait les remplir, — leur vertu triomphe et elles regagnent, à la pointe de leurs aiguilles, position et bonheur.

M. Perrin, qui aime tant les reprises, pourrait remonter les *Doigts de fée* au Théâtre-Français. Cette comédie serait maintenant tout-à-fait d'actualité. En effet, tant de fortunes privées ont été compromises dans les bouleversements de notre malheureux pays, que le nombre est grand, en France, des maitresses de maison obligées de recourir à leur talent pour équilibrer leur budget.

Les unes, comme la comtesse Gilbert des Voisins, — en art, Taglioni, — donnent des leçons de danse, ou comme M<sup>me</sup> Multon, fêtée naguère aux Tuileries, abordent le théâtre et marchent sur les brisées des Nilsson et des Albani ; les autres se livrent au professorat du piano et usent leurs bottines mignonnes à courir le cachet. Celles-ci enfin, et c'est le plus grand nombre, se livrent au travail d'aiguille et exploitent toutes les ressources de leur boîte à ouvrage.

Les femmes de cette catégorie sont ce que j'appellerai les ouvrières honteuses. Elles dissimulent leur existence travailleuse avec autant de soin que si elles l'employaient à une mauvaise action. Furtivement, les yeux baissés, elles portent leur ouvrage dans des magasins éloignés des quartiers où elles ont leurs habitudes. Jugez donc, si on allait les rencontrer !... Le plus souvent même, elles font leur petit et si noble commerce par intermédiaire, ou sous une raison sociale de fantaisie. Le tempérament féminin le veut ainsi : l'amour-propre, voilà le signe particulier chez les filles d'Ève ; et, par parenthèse, si vous voulez réussir auprès d'elles, souvenez-vous d'obliger leur amour-propre : vous ne le trouverez jamais ingrat. Là où un homme avouera, le front haut, sa pauvreté et se fera même de cet aveu un titre d'estime, une femme se laissera mourir plutôt que de confesser sa gêne et de permettre qu'on la devine. —

« Pauvreté n'est pas vice ! » prétend l'homme. — « C'est bien pire ! » pense la femme.

Préoccupée de sauver les apparences, notre ouvrière honteuse compromet le plus souvent le bénéfice de son travail et n'en retire qu'un mince résultat. Pour parer à cela, une société s'était formée, avant la guerre, sous je ne sais plus quel nom, et débitait dans un magasin du boulevard les ouvrages que nos mondaines lui adressaient. Point de nom d'envoi. Une étiquette et un prix, cela suffisait.

Les deux sièges de Paris ont tué cette entreprise ; il serait bien utile qu'elle se reformât sur des bases encore plus étendues. Je voudrais, par exemple, que les femmes pussent recevoir une avance sur le prix de leur ouvrage en le déposant au lieu de vente. L'acheteur vient si lentement et les besoins de la vendeuse marchent si vite !...

Pourquoi la sympathique et distinguée directrice des infirmières volontaires de la Seine, pendant la guerre, ne prendrait-elle pas, pendant la paix, l'initiative d'une Société des volontaires du travail ? Il y a là une grande œuvre de bien et vraiment humanitaire à accomplir.

BACHAUMONT.

## LA VIE PARISIENNE

Dieu sait si c'est chose difficile que d'arriver à exécuter ce tour de force qu'on appelle l'équilibre du budget ! C'est à ce point qu'on a vu, même en France, des ministres des finances y perdre leur latin... et leur portefeuille !

Feu M. Soleil, l'ancien secrétaire général de la Banque de France avait trouvé un moyen assez original d'équilibrer le budget de ses domestiques.

Ils étaient deux : un cocher, valet de chambre, et une soubrette qui faisait aussi la cuisine.

Notons, en passant, que feu M. Soleil était un homme très scrupuleux sur la morale.

Les deux serviteurs susdits étaient légitimement mariés, mais ils ne pouvaient vivre d'accord. Ils ne s'entendaient que sur un seul point : l'envie de thésauriser.

Un jour de l'an, il se trouva que la désunion était plus marquée que d'habitude. L'excellent M. Soleil les vit et leur dit :

— Je vous réconcilierai ce soir.

En effet, pour leurs étrennes, il coupa en deux un billet de cinq cents francs, et donna à chacun une moitié du billet.

— Tenez, leur dit-il, il faudra bien que vous vous rapprochiez, pour donner une valeur à ces deux fragments.

Et, de fait, M. Soleil rétablit la balance dans le budget intime de ses deux domestiques.

Grâce à cette lumineuse idée, le billet de banque était devenu l'auxiliaire de l'affection conjugale, un moment voilé. On pourrait dire de lui ce que Victor Hugo a dit de l'amour :

C'est être deux et ne faire qu'un.

Malheureusement le secret de M. Soleil n'est pas à la portée de tout le monde.

\*\*\*

Tous les journaux ont annoncé, la semaine dernière, la mort de l'excellent Constant, qui, de simple concierge du théâtre de l'Odéon, s'était élevé par son génie propre jusqu'à être le confident, et presque l'ami, de toutes les célébrités artistiques et litté-

raires qui, depuis quarante ans, étaient passées par la petite porte dont il gardait l'entrée.

Notre confrère et ami Albert de Lasalle rapporte, à cette occasion, un bout de conversation qu'il eut naguère avec ce collectionneur d'autographes et de portraits de célébrités.

Albert de Lasalle lui disait :

— Vous devez avoir ramassé par curiosité toutes les bonnes plaisanteries qu'on a publiées sur l'Odéon et son éloignement des quartiers du centre de Paris ?

— Oui, répondit Constant, mais la meilleure est peut-être celle-ci... Voyez : c'est l'enveloppe d'une lettre que m'écrivait Henri Monnier, du temps qu'il jouait ici *Grandeur et décadence de Joseph Prudhomme*.

L'adresse de cette lettre était ainsi conçue :

A MONSIEUR

MONSIEUR CONSTANT,

*Fac-totum de l'Odéon, rue de Vaugirard,  
à Paris (MAINE-ET-LOIRE).*

On comprend maintenant pourquoi la salle de l'Odéon est si souvent vide !

..

UNE DAME (à sa femme de chambre) :

— Justine, nous allons voyager dans le Midi, et je vous emmène.

JUSTINE. — La température du Midi ne convient pas à ma santé ; si madame veut aller aux bains de mer, je consentirai avec plaisir à la suivre.

Ceci se passait il n'y a pas quinze jours.

A. Z.

## PARIS A TOUS LES DIABLES (\*).

M. Pierre Véron est certainement un des écrivains privilégiés de ce temps-ci : il a tout à la fois une fécondité inépuisable et une bonne humeur qui ne se dément jamais. Ce double don lui a conquis à bon droit une clientèle de lecteurs aussi sympathique que nombreuse, dont la fidélité fait autant d'honneur au public qu'à l'auteur qui a su mériter son attention.

Chaque année, le rédacteur en chef du *Charivari* jette dans la circulation quelques-uns de ces volumes où, sous un titre fantaisiste, l'esprit se donne carrière, avec une pointe de philosophie qui marque les œuvres de M. Pierre Véron d'un caractère particulier. Si tous les conteurs pouvaient procéder comme lui, beaucoup de livres qu'on jette après les avoir lus, — qu'on devrait souvent jeter auparavant, — garderaient dans les bibliothèques une place où l'on serait heureux de les retrouver.

Le dernier et tout récent volume de M. Pierre Véron est intitulé : *Paris à tous les diables*. C'est un recueil de fines nouvelles, de scènes parisiennes, d'amusants croquis, exécutés d'une plume alerte et piquante, qui brûle, pour ainsi dire, le pavé et vous entraîne bon gré malgré au bout du volume.

Le début du livre est caractéristique et donne une idée du reste. C'est, au dire du spirituel écrivain, le « Journal d'un reporter », et voici comment il débute :

« — Diantre ! déjà huit heures, et je m'endors dans les dé-

(\*) *Paris à tous les diables*, par M. Pierre Véron. — Un volume in-18, à 3 fr. 50, chez Michel Lévy frères, éditeurs, rue Auber, 3. — Paris, 1874.

lices de Capoue. Vite ! en bas du lit, paresseux ! Oublies-tu que tu te dois à ton sacerdoce ?

» Car il n'y a pas à dire, te voilà confrère de nos gloires littéraires... Cela fait bien sur une carte de visite :

DURANDIN,

*Homme de lettres.*

» Journaliste ! Je suis journaliste, comme Armand Carrel, comme... »

» Nous disons que d'abord j'ai à rédiger un entrefilet sur l'incendie d'hier. Dépêchons-nous ! (*Il se met à une table.*)

» C'est drôle ! à jeun, l'inspiration ne vient pas. Pauvre sujet, du reste. Pas une victime... Un moment, j'ai cru que j'étais sur la piste d'une véritable bonne fortune. On m'avait assuré qu'un enfant enfermé dans une chambre aurait été brûlé vif. J'avais déjà préparé une description d'un réussi !...

» Il y avait notamment une phrase sur ces pauvres petits restes carbonisés ; pas du tout, c'était un chien... Un moment, j'ai eu l'idée de laisser subsister la description quand même. Mais les confrères sont là qui vous guettent. Ils n'auraient pas manqué d'éventer la mèche.

» Au diable l'incendie ! Je ne me sens pas en verve. Allons déjeuner. »

« Garçon ! apportez-moi tous les journaux. Encore ce satané Baruchet qui me coupe un assassinat sous le pied.

» Et quel assassinat ! Une femme taillée en morceaux par son mari !

» Si j'en avais porté la primeur à mon journal, mon rédacteur en chef aurait été capable de me donner de l'augmentation.

» Mais tout n'est pas perdu. Baruchet est incomplet. Il ne s'est pas fait montrer les morceaux ! Il faut que je les voie, ou j'y perdrai mon nom.

» Plait-il, garçon ! le beefsteck que j'avais demandé ?... Je n'ai pas le temps... »

» Et le sac ! Si je peux prendre un croquis du sac dans lequel la victime a été enfermée, j'enfoncerai Baruchet.

» Cocher ! rue de la Roquette. Il y a un bon pourboire. »

» Impossible ! le commissaire de police a été de bronze. J'ai eu beau le supplier, lui dire qu'il tenait mon avenir dans ses mains... Enfin, quand on n'a pas de veine, on n'a pas de veine. Autrefois, mes prédécesseurs n'avaient qu'à se baisser pour en prendre. Si j'avais vécu du temps de l'affaire Troppmann !...

» Maintenant, on s'arrache quelques bouts de meurtre insignifiants. Il faut faire des prodiges d'imagination pour en tirer quelque chose de présentable.

» Mais j'y pense. La rue de la Roquette est tout près du Père-Lachaise. Peut-être y rencontrerai-je quelque enterrement à sensation. Allons toujours voir.

» Sapristi ! J'ai oublié le mariage de notre célèbre musicien Bernardon avec la petite Irma, actrice des Variétés, une union dont tout Paris s'occupe. Voilà ce que c'est que de s'en fier à sa mémoire.

» Peut-être aurais-je encore le temps d'arriver pour prendre quelques noms. Cocher, à la mairie du neuvième !

» Voilà de l'à-propos. Sept minutes de plus et je les manquais.

» D'abord la toilette de la mariée... »

» Est-ce de la faille ou simplement du taffetas ?... C'est important... Madame... Ma foi, tant pis ! J'interroge cette vieille dame... Madame, pourriez-vous me dire si c'est de la faille ou du taffetas ? — Comment ! mauvais plaisant !... -- Moi ! je vous jure que...

» Et le marié... Tenue correcte, air un peu contraint. Notons : « Le défunt paraissait... »

» Allons, je me trompe. Je me crois à un convoi.

» Voilà toujours une quarantaine de lignes. Mais pas d'épisode. Ce n'est pas comme au mariage du comte de X..., à qui une de ses anciennes amies est venue faire une scène à l'église. En voilà de la bonne copie ! »

Et c'est avec cette verve endiablée que l'auteur de *Paris à tous les diables* poursuit sa course à toute vapeur, à travers les sujets les plus variés, jusqu'à la dernière page de son livre. Nous ne manquerons pas d'en reproduire encore quelque chapitre, certain à la fois de ne point déplaire à l'auteur et d'être agréable à ceux qui nous lisent.

Robert HYENNE.

## L'OISEAU MÉCANIQUE

Permettez-moi de vous présenter le *mechanical bird*.

Le *mechanical bird* est aujourd'hui la passion de l'Angleterre et on le trouve dans tous les châteaux.

L'*oiseau mécanique*, pour lui donner le nom qu'il doit avoir dans notre langue, a été inventé par un Français, le neveu d'un chanteur qui eut son heure de vogue et de célébrité chez nous, car ce fut lui qui créa le rôle de Guillaume Tell, dans le chef-d'œuvre de Rossini. Venu à Londres pour y faire de la peinture, et trouvant difficile le placement de ses tableaux, notre artiste se demandait de quel côté il pourrait bien rencontrer la fortune, qui ne semblait point décidée à visiter son atelier.

Il avait près de lui un neveu, jeune et charmant enfant qu'il adorait.

— Bon oncle ! lui dit un jour le bambin, j'ai cassé mon cerf-volant : tu devrais bien m'en faire un autre.

On ne refuse rien à ces petits tyrans : l'oncle réquisitionné se mit tout de suite à l'œuvre.

Mais ces artistes ne font rien comme tout le monde ; au lieu de construire une machine inerte et sotte, comme la plupart des fabricants de jouets d'enfants n'y auraient pas manqué, notre peintre fit un véritable oiseau, avec les couleurs mêmes de la nature, et des ailes battant à ses flancs.

On le lança dans l'espace, et alors il se produisit un fait étrange. Les oiseaux eux-mêmes, trompés par une ressemblance si frappante, prirent le nouveau venu dans leur royaume pour un vautour ou pour un aigle, et tremblants et fascinés se blottirent contre terre, immobiles, comme ils font quand l'oiseau de proie les berce et les endort au mouvement de ses ailes.

L'effet produit était si grand que l'on put aller prendre à la main les cailles, les perdreaux et même les jeunes levrauts, encore naïfs, et à leur première campagne.

— Le *mechanical bird* pourrait-il s'acclimater en France et servir à la chasse de dames ? demandera quelqu'une de nos lectrices.

Non, parce qu'il serait considéré comme un engin prohibé et tomberait ainsi sous le coup de nos lois, — que quelques-uns trouvent trop sévères, et d'autres, trop indulgentes.

Mais en Angleterre, où le droit de chasse est aussi absolu que le droit de propriété, l'invention de notre compatriote a fait son chemin... dans l'air, — et on la trouve dans toutes les demeures aristocratiques.

Louis ENAULT.

PLANCHE B.T. N° 132. — DESCRIPTION, PAGE 374.



TOILETTES DE CAMPAGNE

Modèles de M<sup>lle</sup> Marie Bataillon (5, rue Thérèse).



*Louis David*

*A l'eng. sup. des Modes, 66*

*M. Boudier*

*Ad. Goubaud & Fils Ed. Paris*

1155

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 22.

Chapeaux de M<sup>me</sup> Brunhes & Hunt, et M<sup>me</sup> Wierbier, - Plumes et Fleurs de Perrot Petit & C<sup>o</sup>  
 Ceinture Régente de M<sup>me</sup> De Vertus Sœurs, et Aubert, 12 - Foulards du Comptoir des Indes, Boulevard Sébastopol, 129,  
 Parfums de Pinard & Meyer, 12, des Mathurins, 30 - Eau Gantoise de M<sup>me</sup> V. Molende, et de Provençale.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son 30, Henrietta Street Covent Garden, W.C.



PLANCHE G. N° 441. — DESCRIPTION, PAGE 374.



TOILETTES DU MATIN

Modèles de Lingerie du Magasin des Éléphants (Boulevard des Italiens, 5).

## FLEUR-DES-BATAILLES

(Suite et fin.)

M. Le Bohic s'interrompt tout à coup et tendit l'oreille. Une voix d'enfant montait des bords de la rivière jusqu'à nous. C'était Fleurette ou Catherine qui revenait à la maison. Elle s'arrêta au pied d'une croix située à mi-côte et s'agenouilla.

— Elle dit son Ave, murmura le vieillard, qui s'était penché à la fenêtre,

— Attendez! c'est elle qui vous chantera la chanson de Fleur-des-Batailles.

Fleurette se releva et gravit en courant la montée. M. Le Bohic la fit asseoir sur ses genoux, et lissa un instant ses beaux cheveux blonds, en silence.

— Chante-nous la chanson, ma fille, — dit-il ensuite.

Une expression de tristesse assombrit aussitôt le gracieux visage de Fleurette. La pauvre enfant savait l'histoire de sa famille. Elle leva sur moi son grand œil, puis elle regarda le ciel.

— Chante, ma fille! répéta le vieillard.

Fleurette joignit ses petites mains, s'appuya contre la poitrine de M. Le Bohic, et entonna d'une voix profondément mélancolique le chant que l'on va lire:

C'est après la fleur des batailles  
Que je cours;  
Par les prés mouillés, par les tailles,  
Nuits et jours,  
Je cherche la fleur des batailles.

Je cherche la fleur  
Que sème la guerre,  
La fleur qui prospère  
Au vent du malheur.  
Ce n'est ni pervenche,  
Ni sureau qui penche  
Son aigrette blanche  
Au bord des tailles;  
Ni rose coquette,  
Fraîche pâquerette,  
Humble violette  
Ou superbe lis.

C'est une fleur sombre  
Dont la sève dort,  
Et qui met dans l'ombre  
Des parfums de mort;  
Une fleur fatale  
Qui git, terne et pâle,  
Aux rayons d'opale  
Du croissant des nuits;  
Une fleur proscrite  
Que chacun évite,  
Une fleur maudite  
Qui n'a point de fruits.

Si vous l'avez vue,  
Laissez-la fleurir:  
On dit qu'elle tue?  
Je veux la cueillir.  
Dieu m'a pris mon père,  
Je n'ai plus de mère,  
On a mis mon frère  
Dans un cercueil noir,  
Tous trois, par la guerre,  
Sont allés en terre;  
Et moi, sur leur bière,  
Je chante le soir.

C'est après la fleur des batailles  
Que je cours;  
Par les prés mouillés, par les tailles,  
Nuits et jours,  
Je cherche la fleur des batailles.

Comme presque tous les airs bretons, ce chant commençait sourd et voilé, s'élevait brusquement sur trois ou quatre notes éclatantes et retombait en une série de cadences tristes et lentement balancées. M. Le Bohic semblait en proie à une émotion extraordinaire. Lorsque Fleurette se tut, deux grosses larmes suspendues aux paupières blanchies du vieillard roulaient le long de ses joues.

— Merci, ma fille, dit-il.

Puis, saisissant ma main, il m'entraîna au dehors. Sa poitrine avait besoin d'air; son bras tremblait sous le mien. Nous commençâmes à descendre péniblement la montagne.

« — Elle chantait cela, — murmura-t-il enfin, — comme Fleurette vient de le chanter; elle chantait, la pauvre insensée, sur les ruines de sa fortune et de son bonheur! car ce château anéanti, c'était celui de ses pères. Elle restait seule au monde, et Dieu, dans sa miséricorde, lui avait ôté la raison. Tout était détruit, tout! il n'y avait personne pour dire le nom du manoir et de ses maîtres. La folle l'avait oublié. Alors, on mourait ainsi pour le roi, monsieur; familles et demeures s'écroulaient ensemble. C'était le bon temps!... Le lendemain, nous reprîmes la route de Saint-Jean-sur-Vilaine. Fleur-des-Batailles (nous la nommâmes ainsi) vint avec nous, parce qu'elle avait faim. Elle chantait et demandait la fleur qui fait mourir, afin d'aller vers sa mère... Que sais-je! elle était si belle! J'oubliai ma fiancée; je l'aimai pour n'aimer jamais qu'elle en ce monde. Je me fis son père et son époux. Quand elle mourut, et ce fut trop tôt, mon cœur se ferma... Fleur-des-Batailles m'avait donné une fille: la mère de Fleurette... »

— Celle-là fut heureuse, au moins? demandai-je, voyant que M. Le Bohic s'arrêtait.

— Vous voyez bien cette croix? me dit-il, en désignant celle où Fleurette avait dit son Ave; — c'est là que, vingt ans plus tard, en 1849, nous combattîmes, pendant douze heures les soldats de Napoléon. Comme ceux de la République, ils mouraient et ne fuyaient pas. La croix a gardé le nom de Croix-des-Batailles. Découvrez-vous! car il y a des hommes vaillants qui dorment sous l'herbe à nos pieds.

M. Le Bohic ôta son grand chapeau et se signa. Je l'imitai.

« — Ma fille était là-haut, à la fenêtre de notre maison, reprit-il.

» Je l'avais mariée depuis un an... Elle tenait dans ses bras Fleurette qui venait de naître. Elle vit le combat, elle vit son mari tomber et ne pas se relever. Quand je revins à la maison, elle souriait et chantait en berçant doucement Fleurette. Je reconnus ce sourire et ce chant: la fille avait le sort de sa mère. Depuis ce jour, elle erra dans les prairies, murmurant toujours cette chanson bizarre que vous avez entendue. Nos paysans s'accoutumèrent à la nommer Fleur-des-Batailles, et lorsque Dieu l'appela vers lui, je nommai Catherine Fleurette en souvenir d'elle. »

M. Le Bohic se tut. Nous remontâmes la colline en silence.

Lorsque je pris congé de lui, il me serra la main, et essaya de sourire.

— C'est égal, dit-il; vive le roi! C'était le bon temps, on ne peut pas dire le contraire... D'ailleurs, ma Fleurette sera heureuse pour trois: Dieu lui doit cela.

— Ainsi-soit-il! m'écriai-je du fond du cœur.

Trois ans après, je revins à Saint-Jean-sur-Vilaine avec un beau bouquet. C'était le jour de Sainte-Catherine, et je voulais fêter Fleurette qui s'était mariée, dans l'intervalle, avec un jeune garçon du bourg. Il y avait bien longtemps que je n'avais vu M. Le Bohic. J'étais curieux de connaître l'opinion du vieux chouan sur la révolution de Juillet et ses suites.

Nous étions en 1832.

Le bourg me parut tout d'abord présenter un aspect inaccoutumé de silence et de solitude. Je n'y pris point garde; j'arrivais de loin et ne savais rien des troubles qui avaient agité récemment ce malheureux pays. La maison de M. Le Bohic était fermée, j'en fis le tour et je grimpai sur l'appui de la fenêtre. Il n'y avait à l'intérieur que le chien, le chat et le merle. Ce dernier dont la cage ne contenait aucune nourriture, semblait exténué, et se tenait à grand-peine sur son perchoir. Le chien se mourait, apathique, dans un coin. Le chat, maigre et affamé, se tenait aux aguets sous la cage, et attendait impatiemment la chute du pauvre merle, pour le saisir à travers les barreaux et pour rompre son jeûne.

— Que s'est-il donc passé? me demandai-je.

La soirée s'avancait. La nuit couvrait déjà les prairies, tandis que les derniers rayons du crépuscule se jouaient encore au faite des collines. Je pris, à tout hasard, le sentier qui descend à la Vilaine.

De loin, je crus apercevoir une masse blanche au pied de la Croix-des-Batailles. A mesure que j'avais, cette masse prenait forme de femme; en même temps, une voix connue envoyait jusqu'à moi des sons vagues et brisés par l'éloignement; j'avais encore, et des larmes remplirent tout à coup mes yeux. C'était Fleurette qui chantait, comme autrefois sur les genoux de M. Le Bohic, la chanson de Fleur-des-Batailles.

— Salue bien, notre monsieur! dit auprès de moi un paysan qui passait.

— Où trouverai-je M. Le Bohic? demandai-je, pris par une inquiétude que je ne pouvais définir.

Le paysan se découvrit et fit un signe de croix.

— M. Le Bohic est mort, dit-il; son gendre aussi, et bien d'autres avec eux... Ils ont voulu faire une chouannerie... Voilà.

— Et cette pauvre enfant...

— Fleurette? M. le recteur l'a recueillie et prend soin d'elle. Dieu le bénisse! mais elle ne pèsera pas trop longtemps à sa charge. Elle court les champs comme sa mère, comme son aïeule; c'est la même folie; nous l'appelons déjà Fleur-des-Batailles... Les deux autres n'ont pas mis longtemps à mourir; celle-ci trouvera vite la fleur qu'elle cherche... Salue bien, notre monsieur.

Le paysan poursuivit sa route. Tandis que je m'éloignais pensif, une bouffée de vent apporta jusqu'à moi ces paroles de la chanson:

Si vous l'avez vue,  
Laissez-la fleurir;  
On dit qu'elle tue?  
Je veux la cueillir.

Paul FÉVAL.

## LES FRANÇAIS DE 1874

### LE CHEF DE CUISINE.

Sur la fin de l'été dernier, le général L... se promenait un soir très familièrement au parc Monceaux avec un homme entre deux âges, assez correctement vêtu. Le personnage marchait à gauche du vieux soldat. On paraissait causer avec une animation des plus vives, probablement sur les affaires du jour. A un certain moment, comme la demi de huit heures venait de sonner, l'interlocuteur s'arrêta tout à coup. Tirant de son gousset une montre en or, afin d'être mieux fixé sur l'heure, il la remit bientôt, fit un salut circulaire et dit très-distinctement:

— Général, il faut que je vous quitte: j'ai des ordres à donner pour la nuit.

— Soit, répondit le grognard; allez, mon cher.

Et, ces paroles prononcées, il vint s'asseoir sur un banc, à côté de la pyramide, banc sur lequel se trouvaient déjà quelques habitués du parc.

— Ah! ça, général, dit alors Z..., un des plus forts marchands de chevaux du quartier, y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander quel est votre compagnon d'il y a un instant?

— Non, il n'y en a pas. Cet homme, c'est mon cuisinier.

Ébahissement de tous les assistants.

— Oui, messieurs, reprit le vieux guerrier. Ah! le gaillard me tient tête, allez! A la vérité, je dois ajouter que, désabusé des grands esprits de la Faculté de Paris, j'ai fait de lui mon médecin.

J'affirme que la scène s'est passée telle qu'on vient de la lire.

Cuisinier, médecin... Un jour viendra où ces deux mots n'en feront plus qu'un. Déjà en 1820, un savant magistrat, du nom d'Henri de Pansey, prononçait ces paroles mémorables:

— Je ne croirai au progrès que quand je verrai un cuisinier à l'Institut.

Pour le quart d'heure, nous sommes dans la transition.

Encore un quart de siècle, peut-être moins, et les *desiderata* du gastronome seront devenus une réalité.

Tout a changé autour de nous. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour le chef de cuisine?

On se rappelle celui qui florissait il y a peu de temps, aux environs de 1840, c'est-à-dire à une époque où la vie sociale était encore cousue de naïveté et de calme.

Il était gros, gras et triste.

Sans cesse placé au milieu des substances nutritives de diverse nature, passant ses jours à toucher, à préparer, à goûter, à assaisonner la nourriture d'autrui, il s'en ressentait cruellement. Malgré lui il absorbait les particules qui s'échappaient de ces mets. Il en résultait pour sa personne un embonpoint maladif dont nul ne pouvait méconnaître la gravité. Ce n'était pas là le teint fleuri du boucher. Le visage du cuisinier était pâle et blafard, sa chair demeurait molle. Plutôt de la bouffissure que de la graisse. Jamais un rayon de gaieté n'éclairait son sourire.

Dans ces temps-là, pendant un dîner du Caveau, Brazier, le vaudevilliste, prenait en main la cause des martyrs de la cuisine.

— Tous les jours, disait-il, on s'apitoie sur les poètes qui s'en vont de bonne heure. Qui fera une élégie sur les cuisiniers? Le feu des fourneaux tue plus de grands cœurs que le feu des champs de bataille. Voyez les listes de mortalité. Il n'y a pas d'artiste culinaire de quelque mérite qui dépasse quarante ans.

Aujourd'hui, sans doute, il existe encore des victimes du réchaud; mais ce ne sont plus que les aides, les marmitons, les subalternes, les galfâtres. Quant au cuisinier proprement dit, au ténor de la casserole, il connaît le prix de la vie, et il ne se prodigue plus, par crainte de consommation abdominale. Tout au contraire, en vrai matois, il a trouvé moyen d'invertir les rôles. Non seulement il esquive l'embonpoint, la pâleur, les lueurs blafardes, la mélancolie, l'inappétence; mais encore il s'arrange de façon à survivre à ceux dont il gouverne la bouche, et il y réussit le plus souvent.

Pour amener de tels résultats, il ne paraît plus auprès des fourneaux comme opérateur, mais seulement en qualité de donneur de conseils, ou encore de commandant qui répond des consignes. C'est l'affaire d'une heure ou deux chaque jour; mettez deux heures dans les grandes occasions. Il ne fait donc que paraître et disparaître. C'est pourquoi il n'a plus le loisir de devenir obèse.

Voyez-le sortir de la maison où il exerce le commandement; vous le prendriez pour un homme du monde, j'allais presque

dire pour un gommeux. Gagnant des gages assez forts pour se permettre des habits de rechange, exempt de toute livrée, de tout indice de domesticité, il est mis à la dernière mode, du moins en ville. S'il est jeune, il porte un stick, parfois un lorgnon. Quand le hasard veut qu'il rencontre ses maîtres en chemin, il leur fait un léger salut, non de la tête, ce serait de l'humilité, mais de la main. Et cela a l'air de vouloir dire :

— Pourquoi donc me gêner ? N'est-ce pas moi qui les fais vivre ?

Observateur à sa manière, il a étudié les lois de l'hygiène appliquée à la cuisine : c'est pourquoi il aime et pratique la locomotion, exercice sans lequel il n'y a pas de santé durable ; c'est pourquoi aussi il marche le plus possible. Pour un peu il choisirait, en guise de devise, l'épigramme que Michelet a placée au frontispice de son livre de *l'Oiseau* : « — Des ailes ! des ailes ! »

Dans beaucoup d'hôtels, on cherche à le retenir *at home* (au foyer), mais c'est bien inutilement. Autant le cuisinier d'autrefois était casanier, autant celui d'aujourd'hui est promeneur.

— Que ne dînez-vous à l'office où votre couvert est toujours mis ? disait M<sup>me</sup> de G... à son chef.

— Madame est bien bonne, répondit-il ; mais madame doit savoir que je ne mange jamais de ma cuisine.

Et il s'en alla du côté du Palais-Royal.

Depuis une vingtaine d'années, la gastronomie nationale s'est laissée aller à d'abominables adultères. Le second empire, si favorable à tous les excès de table, a naturellement encouragé cette débauche. Notre cuisine est devenue alors cosmopolite. On n'a plus mangé à Paris, on y a *bafré*. Aux Tuileries, chez les grands du jour, dans les cabarets fréquentés par les millionnaires, on a admis les viandes crues comme en Angleterre, la confiture de cerise sur le rôti comme en Allemagne, les pâtes incassantes de l'Italie ; on a popularisé le caviar russe, cet ingrédient qui brûle le palais à l'instar d'un fer rouge. Evidemment l'introduction de tant de barbarismes a poussé le cuisinier à s'émanciper.

En effet, cet officier s'est étudié à servir à ses maîtres les mosaïques les plus compromettantes, et, grâce à cet exercice, il a tant raffiné, tant mélangé, tant marié les styles, tant brouillé les méthodes, qu'il a donné au poison une circulation normale. C'est pour cela qu'il est aujourd'hui supérieur en longévité à ceux qui lui confient le soin de leur bouche.

Je ne parle ici, vous le comprenez, que du cuisinier de grande maison, du bachelier-ès-fourneaux, et non du vulgaire gâte-sauce, manœuvre du petit restaurant ou de la salle à manger bourgeoise. Ce dernier n'a pas varié. Ce qu'il était il y a quarante ans, il l'est encore aujourd'hui. Seulement il passe vite, aussi bien que l'ouvrier qui souffle le verre ou que celui qui fabrique le blanc de céruse. Mais quant au matador du tranche-lard, à l'équivalent de l'illustre Carême, je le répète, il n'y a plus à le prendre de haut avec lui. Le mot d'Henri de Pansey, cité plus haut, est comme un signe avant-coureur de son riche avenir. On pressent que le cuisinier véritablement digne de ce nom sera un jour membre de l'Institut, député à l'Assemblée nationale, peut-être même ministre.

Un des premiers soins à prendre pour ce sujet a toujours consisté à tenir son palais et sa langue dans un grand état de pureté. Il ne faut pas que les organes du goût se trouvent chargés ou altérés. Jadis le maître de la maison, songeant à ce devoir, le faisait visiter par un médecin et purger au moins quatre fois l'an. Il y en avait qui exigeaient qu'on le saignât à la fin de l'hiver. Aujourd'hui, sachant bien la mesure de son importance, le cuisinier choisit lui-même l'illustration de la Faculté à laquelle il se confiera, et il demande à aller se purger à la campagne.

L'un d'eux, le chef de cuisine d'un maréchal de France, trouve que ce n'est pas assez. Il disait, un jour, à la moitié de son maître :

— Puisque madame la maréchale m'a fait ordonner l'exercice et le grand air, madame la maréchale devrait bien me prêter sa voiture pour deux heures, le temps moral d'aller faire le tour du lac...

PHILIBERT AUDEBRAND.

## CE BON MONSIEUR GRANGÉ

NOUVELLE.

I

Au bout de la montée d'un quart de lieue par laquelle on sort d'Abbeville, la route de Calais par Boulogne se sépare de celle qui passe par Saint-Omer.

On n'y rencontre aucun endroit, on n'y voit aucun site qui mérite d'être nommé avant Posiac.

Des parties élevées de la route conduisant à Posiac, on remarque Saint-Valery, vaste port marchand assis sur la rive gauche de la Somme, au milieu de la baie de ce nom.

C'est à Posiac que naquit Antoine Normant, le 8 février 1809.

Son père, — Jacques Normant, — se battait, ce jour-là, dans les plaines d'Eylau, sous les yeux de Napoléon, dans les rangs que commandaient Ney, Soult, Angereau et Davoust.

Appelé pour la troisième fois sous les drapeaux quelques mois auparavant, il dut pour la troisième fois quitter sa femme, la laisser seule, triste, sans ressources et sur le point de devenir mère, dans la maisonnette qu'ils habitaient.

Jacques avait alors quarante ans.

Oh ! elle pleura bien, la pauvre épouse, lorsque Normant, le sac sur le dos, des larmes dans les yeux, partit de nouveau pour s'enrôler dans *l'armée de la guerre*, comme on disait alors.

Pendant neuf ans, Jacques Normant suivit la grande armée, fit noblement son devoir, assista aux sanglantes luttes de cette phalange immortelle.

Pendant neuf ans, Rosette Normant travailla, soumise et dévouée, pour donner du pain à l'enfant, à Antoine, qui, lui, grandissait insouciant, les bonbons aux dents, le sourire aux lèvres.

La sainte femme, sans nouvelles de Jacques, se croyait veuve ! Depuis longtemps déjà elle se disait que son fils, hélas ! n'avait plus de père !

Jacques vivait encore cependant.

Un jour il rentra à Posiac ; il revenait vivant de l'armée, ce tombeau des braves d'alors, mais tout brisé, tout balaféré, tout meurtri, tout hâlé par les fatigues, par les désespoirs de ces cent mois de glorieuses campagnes.

Il était sergent et décoré de la Légion d'honneur.

Le 1<sup>er</sup> août 1815, la France en deuil dit un long, un éternel adieu à la grande armée.

Louis XVIII la licencia, et Normant revit enfin sa femme adorée, son petit Antoine, sa modeste chaumière de Posiac et son soleil de Picardie.

Je vous laisse à penser combien fut heureux pour Rosette ce retour tant désiré... ce retour qui rendait un père à son fils.

Pour prix de ses longs services, Jacques fut nommé garde-côtes des environs de Posiac.

C'était un poste difficile, scabreux, dangereux même ; il y avait la mort à mépriser, le bien à faire, mais peu d'argent à gagner ; l'honnête sergent accepta cette mission sans mot dire.

Ce fut là le bâton de maréchal de cet homme, qui, de Friedland à Waterloo, s'était cinquante fois battu, de ce soldat qui souffrait alors de vingt blessures à peine fermées.

— Antoine, dit-il à son fils, le jour où il reçut cette nouvelle, tu me suivras; je te formerai au métier de garde; je t'apprendrai à connaître la mer, les contrebandiers et les braconniers. Un jour, peut-être auras-tu à te mesurer avec eux!

Antoine avait dix ans au plus. Il devint apprenti garde-côtes.

L'apprenti ne fut pas longtemps à s'habituer à cette vie nouvelle. Il aimait les sentiers qui conduisent à la mer, il les apprit; il aimait les périls semés à chaque pas sur la route du garde, il les affronta hardiment.

Jacques encourageait son ardeur tout en la protégeant, tout en la surveillant. Le novice fit force captures, et souvent il dut à son courage de dénicher, de ramener au logis paternel, le butin caché qu'il avait su enlever aux *dévorants de la Manche*.

## II

Antoine Normant avait vingt ans, lorsqu'il fit la connaissance de Claire, qui n'en avait que seize.

Elle était jolie, la fillette; plus que jolie, elle était belle. Il l'aima, il l'aima de toutes les forces de son âme; il l'aima sans oser le dire, comme on sait aimer à vingt ans.

Le secret qu'il gardait lui brisa d'abord le cœur, bientôt il lui brûla le cerveau. Il souffrait horriblement; il allait tomber malade...

Son père s'en aperçut.

— Antoine, qu'as-tu? lui dit-il un soir qu'ils revenaient du Crotoy et que, contre son habitude, le jeune amoureux le suivait à pas lents, la tête penchée, les yeux noyés de larmes.

— Je n'ai rien, mon père, balbutia-t-il.

— Ne mens donc pas, Antoine, reprit sévèrement le garde-côtes. Le fils de Jacques Normant doit être le fils de son père: c'est dire qu'il ne doit pas savoir mentir.

— J'aime, mon père.

— Tu aimes? fit-il en souriant; alors je parie que tu aimes la petite Claire, hein?

Antoine tressaillit: il était deviné.

— Oui, mon père, je l'aime.

— Hé! tu n'es pas dégoûté, mon petiot? Jamais bords de mer par ma foi, ne virent promener plus beau brin de fille; jamais la forêt de Crécy n'abrita plus sage, plus modeste jeunesse. Mais es-tu bien sûr d'être aimé, au moins?

— Je l'ignore encore...

— Qu'elle n'ait pas, de son côté, une autre affection.

— Oh! pour cela, j'en suis sûr! s'écria le fils de Jacques en relevant subitement la tête.

Le père Normant sourit de nouveau, mais saisissant tout d'un coup la main d'Antoine:

— Tiens, regarde, continua-t-il, sur ce monticule, à droite, à l'angle du petit chemin creux... regarde, mais regarde donc, te dis-je.

Il regarda, le pauvre garçon.

Il eut le vertige.

— Elle!... gronda-t-il sourdement... C'est elle... Claire.

— Elle! murmura tristement Jacques en regardant douloureusement son fils; elle avec le Blaireau!... avec Blaireau le contrebandier... un misérable, un lâche un homme à pendre. Avec le Blaireau, mon ennemi juré.

Furieux, Antoine allait se précipiter sur celui que lui montrait son père. Celui-ci le retint solidement.

— Ohé! héla le garde-côtes, ohé! le Blaireau?

— Ohé! répondit celui-ci d'une voix stridente, que veux-tu, sergent-garde?

— Savoir ce que tu fais là.

— Tu le vois: je me promène avec la petite Clairette, du Crotoy, ricana le Blaireau. Mais ce n'est pas là ton affaire; passe ton chemin ou sinon...

Et, comme s'il voulait viser Jacques, il coucha son fusil en joue.

Le sergent haussa froidement les épaules.

Antoine poussa un cri de rage.

La main de fer du soldat d'Eylau brisait toujours le poignet de l'amoureux: celui-ci était comme enchaîné; il ne pouvait plus bouger.

— Blaireau, si tu ne descends pas à l'instant sur la route... là, devant moi, menaçait le garde-côtes, si tu n'abats pas tout de suite le chien de ton fusil, mille millions de tonnerres, je te jure que ta cervelle va sauter à quinze pas d'ici.

Et, prompt comme la foudre, le père Normant vola sur le contrebandier, entraînant son fils avec lui.

Pour la première fois de sa vie, Blaireau eut peur. Le misérable redressa son arme, et, s'enfuyant à toutes jambes:

— Oh! je me vengerai! hurla-t-il sourdement.

Il avait disparu.

## III

Claire, délivrée des poursuites du Blaireau, tomba à genoux pour remercier le ciel.

Jacques et Antoine se dirigèrent vers elle.

Ne crains plus rien, Claire! dit le garde-côtes à l'enfant qui, toute pâle encore de terreur, le regardait avec des yeux effarés. Ne crains plus, je te protégerai, moi.

— Merci, Jacques; merci, fit la jeune fille quand elle put parler, merci: car sans vous j'étais perdue.

Antoine était profondément ému; il était comme en extase devant sa Claire agenouillée. Oh! comme il aimait son père ce jour-là.

— Que te voulait-il, ma belle, demanda le vieux sergent, cet infâme scélérat, ce Blaireau de malheur?

— Il me disait qu'il m'aime, répondit naïvement la petite Picarde en se relevant.

— Qu'il t'aime!... s'écria Jacques, pourpre de colère. Six cent mille tonneaux de cartouches! lui, t'aime? lui!...

— Et qu'il veut m'épouser, continua Claire, qu'il m'épousera que je veuille ou non!... Alors, moi, pauvre orpheline, j'ai fui jusqu'ici. Lui m'a suivie; puis, lorsque vous êtes arrivés, il se riait lâchement de ma douleur, de mes larmes; il me méprisait, vous le voyez, puisqu'il me demandait de l'embrasser.

— L'infâme! tonna le garde-côtes, qui caressa le chien de son fusil, une arme terrible dans ses mains.

— Le monstre! râla Antoine qui pétrissait fiévreusement dans les siennes une énorme branche de houx.

— L'aimes-tu, toi, ce brigand? reprit le père Normant en fixant tendrement la jeune fille.

— Moi, l'aime! répondit Claire avec horreur. Oh! que me dites-vous là, Jacques? moi, aimer le Blaireau!

Et elle cachait sa belle tête dans ses deux petites mains.

Surpris, ému de tant de candeur, l'honnête troupiier en prit une.

— Claire, dit-il, veux-tu faire ce que je vais te dire?

— Parlez, Jacques, consentit celle-ci.

— Tu es orpheline; tu es seule au Crotoy, exposée à rencontrer le Blaireau qui y habite. Veux-tu venir à Posiac?

— Et chez qui? grand Dieu! interrogea timidement l'enfant, déjà toute rose de plaisir.

— Chez la mère Perchelatte, une brave femme qui te connaît, qui m'a souvent manifesté le désir de t'avoir avec elle, une,

bonne mère qui l'aimera comme sa fille. Au lieu d'aller pêcher la crevette, au lieu de noyer dans l'eau tes petits pieds, au lieu de les meurtrir sur les galets du rivage, tu mettras désormais de bons gros sabots. Pendant l'hiver, tu iras ramasser du bois dans la forêt de Crécy; au printemps, tu l'aideras à cueillir la fraise; tu rapporteras à la maison les fruits de l'automne; tu rentreras dans les greniers la moisson de l'été. Au bout de tout cela, au logis, tu trouveras la mère Perchelatte, une bonne mère, qui remplacera celle que tu as perdue.

— Jésus-Dieu! s'écria l'enfant en levant ses beaux yeux au ciel, cela est-il bien possible?

— Et chez nous, quand tu y viendras, continua Jacques sans s'interrompre, tu trouveras aussi Rosette, ma femme, qui sera ta sœur; Antoine, ce gars de vingt ans que tu vois là, sera ton frère; puis, moi, le vieux sergent grognard, je serai votre père à tous... Le veux-tu? dis.

— Oh! oui, je le veux, répondit Claire.

— Alors je te prends au mot; sitôt pris, sitôt pendu! reprit le garde-côtes... Retournons ensemble au Crottoy pour y enlever tes hardes, et n'aie plus peur du Blaireau; je suis là, moi, et je le tiendrai en respect. Toi, Antoine, toi, cours à Posiac. Va de ce pas chez la mère Perchelatte; dis-lui que je vais lui amener bientôt sa petite Claire. Elle en jubilera, petiot, j'en suis sûr! je la vois d'ici, l'embrassant pour le merci... Va!

Jacques partit avec la belle fille.

Antoine, cloué à la même place et comme pétrifié, la regardait s'éloigner. Elle était si gracieuse avec ses longs cheveux noirs qui ruisselaient, épars, de sa tête décoiffée, sur ses blanches épaules...

Le jeune homme regardait les pieds mignons de l'enfant s'enfoncer dans le sable gris du chemin. Il allait s'élancer derrière elle, lorsque son père, se retournant, lui fit signe de partir.

Antoine s'éloigna.

Un énorme rocher venait de les dérober à sa vue.

A. DESANDRÉ.

(La suite au prochain numéro.)

## REVUE DES MAGASINS

Toute la poésie d'une toilette de sortie est dans le chapeau. Mmes BRUNHES et HUNT sont de cet avis; aussi quel soin dans leur manière de faire et quel goût! Elles possèdent au plus haut degré le sentiment artistique et la grâce exquise, qui rendent leurs chapeaux ou leurs coiffures inimitables.

Sous leurs heureuses inspirations, les dentelles, les rubans, les plumes, les fleurs, les perles, que sais-je encore? tout ce qui, en un mot, peut leur servir, est chiffonné, transformé, placé de façon à former un tout d'une originalité coquette et séduisante.

Pour le moment, Mmes Brunhes et Hunt s'occupent des chapeaux de voyage, de bains de mer et de campagne; elles les font en paille *malines*, genre arabe, d'un caractère de distinction parfaite, lorsqu'ils sortent de leurs mains. Un surtout, de forme Trianon, garni de rouge et noir avec de gros coquelicots, m'a paru charmant.

Rien n'est gracieux comme le chapeau *Charlotte Corday* en étoffe pareille à la robe; j'en ai vu un à fond mou, en broderie anglaise écru, garni de dentelle brodée, de plissés en gaze bleue et de touffes d'épis et de bluets disposés à ravir.

Mais il ne faut pas chercher à décrire les créations de Mmes Brunhes et Hunt, ce serait impossible; une petite visite à leurs salons (4, rue Meyerbeer) fera mieux comprendre les grâces irrésistibles de leur talent que la meilleure explication.

— Plus que jamais le foulard est à la mode. Il fait maintenant partie intégrante et indispensable de la lingerie élégante: chemises de nuit pour hommes et femmes, mouchoirs de poche assortis, garnis d'entre-deux et de dentelles; *sauts-du-lit* pour dames, petit vêtement coquet, enjolivé de cou-

lissés et de dentelles. Et puis ce sont, à n'en plus finir, des objets de toutes sortes: cols *Médicis*, cravates, fontanges, fichus de formes variées, gilets, cols *Directoire*, parements en cornets pour bas de manches, etc.

On n'a qu'à passer une heure au *Comptoir des Indes* (129, boulevard Sébastopol) pour se convaincre que nous n'exagérons rien. On ne saurait croire, d'autre part, le débit considérable qui se fait, dans cette maison, de ces jolis madras à la mode pour chapeaux marmottes, de nœuds de cravate et de cheveux. Mais ce qui a dépassé toute prévision, c'est la quantité d'écharpes en crêpe de Chine à bouts frangés que l'on vient choisir au *Comptoir des Indes*; est-ce à leur prix modeste (25 francs) ou à la richesse et à la pureté de leur coloris, qu'il faut attribuer cette vogue étonnante? A tout cela, sans doute.

La maison expédie *franco* robes et écharpes; mais dans le cas où l'on voudrait seulement une écharpe, il faudrait joindre à la demande un mandat sur la poste. On sait que le *Comptoir des Indes* envoie également sa collection d'échantillons quand on le désire.

— Il suffit de puiser à pleines mains dans la *Corbeille fleurie* de MM. PINAUD et MEYER pour en retirer tous ces trésors: jeunesse et fraîcheur, pureté et blancheur du teint, douceur de la peau, etc.

Grâce au *lait d'Hébé*, les rides précoces disparaissent et la peau se satine. Quant à leur poudre de riz rosée, elle pare d'un doux éclat le teint le plus rebelle. La série des nouveaux produits à l'*Opoponax* continue d'être fort demandée par les gens du monde. Il suffit, du reste, de posséder un peu de goût pour avoir horreur de la confusion des parfums en ce qui concerne la toilette. Eaux, savons, poudres, pommades, cold-cream, tous les cosmétiques enfin dont on fait usage journalièrement doivent avoir le même arôme. C'est ce que la maison Pinaud et Meyer a très bien compris.

La *Corbeille fleurie* a cet avantage d'être comme une source inépuisable où l'on trouve une quantité considérable de ces inutilités charmantes dont une femme élégante ne saurait se passer aujourd'hui. Il y a un choix de nécessaires, flacons, coffrets, boîtes, etc., qu'on ne peut trouver que dans cette maison (30, boulevard des Italiens).

## SPÉCIALITÉS

Parmi toutes les préparations du même genre, l'*Eau gauloise* à base d'arnica se fait remarquer par ses qualités essentiellement hygiéniques et toniques. Ce n'est pas une teinture ordinaire, puisque, employée comme lotion, elle enlève toutes les pellicules de la tête, qu'elle rend nette et propre; et cela suffit presque toujours à arrêter la chute des cheveux.

L'*Eau gauloise*, du reste, n'est pas la première venue; elle est le résultat d'un travail consciencieux, intelligent, et de recherches scientifiques entreprises par une réunion de médecins et de chimistes distingués. Une eau de teinture qui présente de pareilles garanties peut être employée sans aucune crainte.

Après un usage journalier de l'*Eau gauloise*, dans un très court espace de temps, les cheveux et la barbe reprennent leur couleur primitive. Avec son aide, on peut défier des ans l'irréparable outrage!

Il est bien entendu qu'il faut tenir la tête dans un état de propreté parfaite, peignant et brossant minutieusement les cheveux. La complète réussite de l'opération est subordonnée à cette précaution.

Les flacons d'*Eau gauloise* doivent être revêtus de la signature V. ROLLENDE; on les trouve chez tous les coiffeurs et au dépôt général (4, rue de Provence).

## Avis

Un jeune professeur de comptabilité, marié et père de famille, ayant été employé dans l'administration et dans de grandes maisons de commerce, et offrant sous tous les rapports les plus sérieuses garanties, nous prie de le recommander aux personnes qui seraient à même d'utiliser ses services. Il pourrait se charger de la comptabilité d'une ou plusieurs maisons, enseigner la tenue des livres, faire la correspondance, gérer même un établissement.

Pour plus amples renseignements, écrire ou s'adresser à MM. Ad. Goubaud et fils.

L. ROUVENAT ✱, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.